

– **O**ù va-t-il ?
– Est-ce que je sais ?... Il est avec les siens comme un étranger...

La famille était réunie dans le salon, une pièce passante, aux quatre portes toujours ouvertes ; de là on pouvait épier la vie de la maison. Pour écouter le pas de Jean-Luc, les femmes retinrent leur souffle, mais il était loin déjà.

Laurent Daguerne dit doucement :

– Il est libre...

Il avait eu exactement la réaction que sa femme attendait : sans doute avait-il voulu appeler son fils, dire avec ce petit rire timide qui lui échappait parfois, qui semblait railler son propre cœur : « Viens.. Tu n'es jamais là... » Mais il avait arrêté les paroles sur ses lèvres, étouffé jusqu'au soupir à peine perceptible et, laissant partir Jean-Luc sans un mot, il avait repris son livre. Main-

La Proie

tenant, il paraissait presque heureux. C'était un de ces hommes qui ne sont à l'aise que dans l'abstraction, la méditation, les spéculations de l'esprit ; la lecture lui procurait ce qu'à d'autres donne l'alcool : l'oubli de la vie.

Le pavillon des Daguerne était bâti dans la partie nord du Vésinet. C'était un dimanche soir ; les autos couraient sur la route nationale. Il y avait un croisement non loin du jardin ; en passant devant la grille les petites voitures faisaient entendre un grincement atroce, ce gémissement des freins qui semble un cri anxieux. Mais, à cette heure-ci, elles allaient devenir plus rares. La maison reposerait jusqu'au lendemain dans un profond silence. La pluie tombait ; de grosses gouttes impatientes martelaient le toit.

Laurent Daguerne haussa son livre pour mieux capter sur la page la parcimonieuse lumière d'un petit lustre à trois becs. Le salon était une pièce froide et incommode, encombrée de meubles de jardin que l'on rentrait là quand venait l'automne. On avait rangé contre le mur des chaises de rotin délabrées par un long usage et un jeu de croquet aux boules décolorées et aux arceaux rouillés. La maison était entourée d'un jardin sans fleurs, sans grâce ; de vieux sapins noirs, durs et vigoureux, pressaient leurs branches

La Proie

contre les vitres ; une lanterne allumée au-dessus du perron les éclairait vaguement, ainsi que l'urne de plâtre au milieu de la pelouse, avec son cratère rempli d'eau de pluie et de feuilles pourrissantes.

Ce pavillon de briques jaunes à l'aspect maussade, solide, laid, avare, inusable des constructions d'avant-guerre avait été bâti par Laurent Daguerne au moment de son premier mariage. Mais il avait perdu sa femme de bonne heure. Il habitait maintenant avec une autre cette demeure où Louise était morte... Depuis plusieurs années, depuis qu'il était malade et que ses gains d'architecte étaient devenus presque misérables, toute la famille vivait là, hiver comme été. Paris semblait singulièrement loin les soirs de novembre pareils à celui-ci... Les Daguerne n'avaient pas d'auto...

Mathilde Daguerne cousait, baissant la tête sur son ouvrage ; des cheveux blancs parsemaient les sévères bandeaux, jadis d'un noir dur et bleuissant d'ébène. Par moments, elle s'arrêtait, soupirait, regardait fixement l'espace, en fronçant les sourcils, et ses lèvres minces et pincées remuaient, formant des chiffres. Elle dit à mi-voix :

– Douze francs soixante-quinze... Douze et huit... c'est bien ce que je pensais... Plus de vingt francs...

La Proie

Elle avait un grand nez sec et droit, des yeux tristes, enfoncés dans l'orbite profonde. Jamais ni le fard ni la poudre n'avaient touché sa peau naturellement sèche, comme privée d'aliment. Ses traits n'étaient pas dépourvus de beauté, mais prématurément flétris. De corps, c'était une grande et belle femme, fort bien faite, et le contraste était étrange entre son visage fané et ses formes superbes.

Le jour de son mariage, elle avait donné un cadeau à Jean-Luc, son beau-fils, alors âgé de huit ans. Jean-Luc, poussé par son père, l'avait embrassée pour la remercier, puis, quelques instants après, par distraction ou par timidité, il lui avait de nouveau tendu son front, et elle, reculant un peu :

– Mais tu m'as déjà donné un baiser, Jean-Luc...

À peine avait-elle prononcé cela et vu le regard de Jean-Luc qu'elle avait songé :

« Qu'est-ce que je dis ?... Je deviens folle ?... » mais les paroles aigres, les reproches étaient comme projetés hors d'elle par une force inconnue, et elle-même pourtant n'était que scrupules, bonne volonté, effort désespéré et vain d'amour. Ce soir encore elle songeait :

« Il est difficile d'élever l'enfant d'une autre. »

La Proie

Jean-Luc avait vingt-trois ans maintenant. Le triste jour où le pauvre Laurent viendrait à disparaître, la famille n'aurait pas d'autre appui que Jean-Luc.

Laurent Daguerne était atteint d'une maladie des reins contractée pendant sa captivité en Allemagne ; depuis plus de deux ans, depuis sa dernière opération, il était incurable. C'était un homme de petite taille, frêle, le teint livide, et son regard fatigué, profond, comme tourné vers le dedans et indifférent au monde visible révélait l'homme touché à mort.

Bientôt, hélas ! le chef de famille serait Jean-Luc. Il était le protecteur naturel de son jeune frère et de sa demi-sœur (d'un premier lit Mathilde Daguerne avait eu une fille, que son mari avait adoptée). Mais que ferait-il pour eux ?

Elle songea :

« Il a le cœur sec. »

Elle éleva l'aiguille à la lumière, dit tout haut :

– Il ne rentrera pas cette nuit.

– Tu le lui as demandé ?

– Je ne me hasarde pas à le questionner. Il sait faire voir que ça ne lui est pas agréable. Ce sont des choses que je peux comprendre à demi-mot.

Laurent murmura avec inquiétude, car il ne supportait pas que Jean-Luc fut blâmé par sa

La Proie

femme, que ce fût en paroles ou dans le secret de son cœur :

— Je suis certain qu'il rentrera.

Elle soupira profondément :

— Mais oui, mon ami... Ne t'agite pas.

Laurent se reprochait déjà d'avoir pensé à son fils avec trop de tendresse. Malgré lui, il le séparait des autres en pensée, de José, et de cette petite Claudine qui n'était pas de son sang, qu'il s'efforçait d'aimer. Il étendit vers eux sa main froide, toujours frémissante d'un tremblement à peine perceptible, caressa les cheveux en désordre de José, le front de Claudine :

— Eh bien, mes enfants ?

Ils ne répondirent pas : la voix des parents n'arrivait que rarement jusqu'à eux ; Claudine avait seize ans et José douze ; à cet âge, une muraille invisible entoure le corps et isole les sens du reste du monde. Parfois, un ordre donné par leur mère, avec l'accent aigre, strident que sa voix infligeait à certaines paroles, parvenait jusqu'à leur ouïe ; ils tressaillaient alors, comme éveillés d'un rêve, mais Laurent Daguerne avait pour eux la consistance d'une ombre.

Claudine, une petite femelle déjà grasse et formée, aux cheveux noirs, aux lourdes joues roses, l'air trapu, froid, robuste, secret, cousait

La Proie

une pièce de lingerie ; elle musait, regardait autour d'elle avec nonchalance, laissait tomber l'ouvrage entre ses genoux et jouait avec son bracelet d'argent. José était assis à côté d'elle, la tête penchée ; il tournait fébrilement les pages d'un livre ; ses cheveux tombaient sur son grand front, sur ses beaux yeux ; sans s'arrêter de lire, il les rejetait en arrière d'une brusque secousse de la tête, puis il enfonçait ses pouces dans les oreilles et ses ongles dans les joues ; sa peau, douce et fragile encore comme celle d'une fille, rougissait et se marbrait sous ses doigts. Il ressemblait à Jean-Luc, songeait Laurent, mais il était bien soigné, rose, heureux... Jean-Luc n'avait jamais été ainsi... Orphelin dès la petite enfance, enfermé dans un collège à l'âge de huit ans, il avait toujours été pâle et maigre, cuirassé de cette froideur apparente, de cette défiance de soi que donne aux garçons l'éducation faite uniquement par des hommes et parmi des hommes. Laurent revit les traits aigus de son fils aîné, ses yeux étroits et étincelants, sa belle bouche qui semblait serrée, contractée par un effort de volonté. Sa voix était douce, mais il s'exprimait par petites phrases brèves et coupantes. Laurent pensait à lui avec tristesse, nostalgie, effroi... « Quand la vie s'achève, songeait-il, on a envers un enfant

La Proie

le même sentiment que pour une femme aimée. Les mobiles les plus simples de Jean-Luc me paraissent mystérieux. Où est-il maintenant ? Avec une femme ? Quelle femme ? Une femme a pu plaire à mon fils ? Avec un ami ?... Je me souviens qu'à son âge n'importe quel garçon, le plus sot, le plus vulgaire était plus proche de moi et plus important à mes yeux que mon propre père. Que d'heures prodiguées à des imbéciles, quel dédain, quel oubli pour celui qui devait bientôt mourir, comme moi je dois mourir. Quelle amère et lourde expérience il pourrait recueillir de mes lèvres, mais il n'y songe même pas... Que suis-je pour lui ? Que puis-je lui donner ? Rien, strictement rien. Depuis deux ans, je ne peux même pas payer ses études, même pas lui assurer le pain. Que fait-il ? Comment vit-il ? Il ne le dit pas, et moi, j'ai peur de demander... J'ai peur d'apprendre qu'il est malheureux, qu'il manque du nécessaire, peur de le savoir, car comment pourrais-je l'aider ? Libre ? Il l'est, certes... Que pourrais-je lui donner d'autre que cette misérable liberté ? Il est réfléchi, mûr avant l'âge. Mais est-il heureux ? La liberté n'est bonne que souhaitée, que désirée ardemment, mais ainsi, offerte en présent, elle a d'autres noms : abandon, solitude... »